

« La Perspective de la grande foule est une des artères les plus importantes de la cité. On l'appelle aussi la Perspective de la vie qui Va, en raison de son animation pressée et joyeuse. »

Ma vie à moi, elle court, ruisseau bucolique des prés qui contemple la foule qui défile sur le trottoir comme des santons produits à la chaîne, se déversant sur un tapis roulant. Autant de vies derrière des yeux de porcelaine délavée qui accrochent, le temps d'un éclair, mon regard, pour s'en aller l'instant d'après vers des destins que jamais personne ne rapportera.

« Pendre au carrefour du Monument aux Mots une artère plus apaisante où il n'est pas nécessaire d'imaginer la vie qui s'exprime trop fort. »

« Monument aux mots », ici les mots sont tombés au champ d'honneur, à tout jamais inaudibles. Ils ont pour nom « Liberté » ou encore « Égalité » ou bien « Fraternité ». Mais qui s'en soucie dans la foule anonyme lancée à âme perdue dans le consumérisme des jours vers sa fatalité, sans émotion ni discernement, le nez plongé dans des écrans qui ne racontent rien d'autre que la pornographie des temps présents qui leur rongent le reste de temps disponible dans leur maigre cerveau.

Les réseaux asociaux ont depuis belle lurette attisé leurs instincts de haine dans leurs caboches de braves types ordinaires. Tout est prêt désormais à l'effondrement final qui interviendra quand l'auront décidé ceux-là même qui tirent dans l'ombre, les ficelles infernales. Ils ont pour nom politiciens, dictateurs, influenceurs ou milliardaires et qui ricanent à l'unisson en attendant la mort des autres pensent-ils, alors que notre barque commune s'emplit peu à peu d'une eau noire et glacée. Même les fils d'Amazonie ne prennent plus le mal d'apprendre la chasse ou la pêche et crèveront un jour, comme nous, de la victoire de leurs bas instincts. On pourrait en dire, des pages et des pages sur la modernité morbide des temps qui sont les nôtres.

Je te salue, toi là-bas, dans ta Papouasie profonde et je prie que jamais ne te parviennent ces ondes néfastes autant que modernes qui détricotent avec patience notre humanité première. J'espère, oui j'espère qu'après l'apocalypse, il ne reste que toi pour rebâtir un monde que tu inventeras fécond et humaniste.

Cependant, il faut vivre, oublier les flonflons que le boulevard a allumé dans nos têtes, oublier les visages, ou alors, ne retenir que ceux que je rencontrerai désormais, loin des tumultes, de ceux qui, comme moi, ont fui le tohu-bohu de la multitude. Se sentir entre nous, entre soi, gens que la foule indispose par sa masse, par sa pression, et par la dispersion et le foisonnement de ses désirs.

Il est des lieux plus raisonnables, des rues au bout desquelles apparaît la ramure des marronniers. C'est rassurant des marronniers en ville. Ils sont les témoins des temps passés. Demandez donc à quelqu'un s'il se souvient d'avoir vu planter un marronnier en ville. Il haussera les épaules en disant « Ils ont toujours été là. » Le marronnier est toujours là, c'est sa fonction. Asseyez-vous sur le banc vermoulu dans son ombre et le marronnier vous dira à l'oreille des anecdotes incroyables et que dans sa sagesse de bois brut il ne vous demandera même pas de croire.

Ça s'appelle la rêverie, j'y recour plus qu'à mon tour, mais le marronnier, jamais, ne m'en a fait grief, même pas un « A quoi tu penses ? » question à laquelle je n'ai jamais répondu parce que je ne sais répondre à ça. Le marronnier, lui, le sait. Il respecte, autant que je respecte son feuillage, trop heureux que je suis de rêver sous son aile.

Pourquoi aller plus loin et s'enquérir de choses futiles? Peut-être rejoindre une rue oubliée, celle qu'on appelle rue du Merle blanc et qui disparaît sous les fouillis sauvages de liseron ou de lierre. Une artère réservée aux poètes et aux marginaux qui s'y rassemblent et se ressemblent, qui parfois s'y confondent en regardant au loin, vers la mer, avec curiosité, ceux qui s'agitent sur le port. Ceux-là qui traînent leurs misères insondables sur les quais. Des douleurs indicibles qu'ils cachent maladroitement sous des ayons informes autant que leurs vies.

A quoi bon descendre jusqu'à eux ? Ce serait comme se pencher au bord d'un gouffre au risque d'y tomber soi-même. Se méfier du romantisme des ports, de l'appel de la mer, du vent dans les voiles qui vous entraînent là, où vous n'avez rien à faire, à l'autre bout du monde qui ressemble à s'y méprendre à celui que vous avez sous les pieds, ni mieux ni pire, les mêmes misères toutes aussi insupportables.

Autant s'épargner le voyage, fut-il au bout de la nuit. La lumière de là-bas n'éclaire que de l'humanité souffrante. Tu ne risques que de t'y voir, toi et tes turpitudes. Alors, reste à quai avec, sagement murés au fond de ton être, tes songes, tes rêves ou tes utopies, même si, d'antiques philosophes recommandaient jadis d'aller frotter sa cervelle à d'autres méninges et provoquer ainsi l'étincelle qui l'espace d'une infime parcelle de temps nous permettrait de voir un semblant de vérité.

Cultive ton jardin. Quant à moi, je voyage de la ville à mon âme en attendant chaque matin qu'on m'annonce que le décor dans lequel je vis est tombé des cintres et que je suis nu sur scène.